

Eden



Ces quelques coups à la porte marquèrent la fin du rêve de Seï Nakama. Trois coups. Ni plus, ni moins.

La douce lumière des bougies caressait les murs du manoir Bathory. Ce soir encore, comme tous les soirs, Seï se préparait à accomplir son rituel quotidien : nourrir son Prince. Elle connaissait chaque étape par cœur. Bientôt, Andreï poserait ses lèvres sur son poignet, se délectant du nectar que seul un Hématomancien pouvait savourer. La scène se répétait toujours de la même manière. Lui, assoiffé, s'abreuvait jusqu'à ce qu'elle sente son corps faiblir. Elle, droite et silencieuse, se laissait faire. Elle savait comment garder son calme, comment se tenir immobile alors que la force la quittait peu à peu. Dans cet instant suspendu, un éclat d'inspiration naissait souvent en elle. Mais ce soir, ce moment d'intimité allait être brisé.

Trois nouveaux coups résonnèrent, plus forts, plus pressants. Seï fronça à peine les sourcils. Son éducation de Rose d'Albâtre exigeait d'elle une maîtrise totale de ses émotions, mais intérieurement, elle bouillonnait. Fridmund n'était pas à son poste, et c'était à elle de répondre. D'un pas mesuré, elle quitta le salon et descendit les marches vers l'entrée. Chacun de ses pas résonnait comme un métronome. Sa silhouette droite et élégante contrastait avec l'agitation intérieure qu'elle contenait. Elle ouvrit la porte d'un geste précis et fluide, le visage impassible. Une femme, une Humaine, se tenait seule à la porte. Elle semblait avoir une trentaine d'année, un maintien assuré et un sourire trop large pour être honnête. Elle portait une veste rouge éclatant sur une jupe de soie noire. La coupe des vêtements était parfaite. Une richesse discrète, mais ostentatoire pour qui savait observer. Les bijoux qu'elle portait brillaient doucement sous la lumière des torches, harmonie subtile mais maîtrisée. Des détails que Seï ne pouvait ignorer. Leur regard se croisa. L'Humaine ne demanda rien. Elle entra. Elle passa devant Seï d'un pas décidé, son épaule frôlant la sienne. Ce contact provoqua un frisson d'agacement. Les doigts de Seï se crispèrent légèrement sur le rebord de la porte. Elle inspira profondément, relevant le menton.

— Votre nom, Madame ? demanda-t-elle d'une voix basse mais ferme.

La femme ne répondit pas. Elle parcourut la pièce du regard, détaillant chaque meuble, chaque tenture, chaque bougie. Un examen minutieux, comme celui d'un prédateur évaluant son terrain de chasse. L'intendante était sur le point de refermer la porte, prête à imposer à cette femme les règles de la maison Bathory, quand l'Humaine se tourna vers elle.

— Va chercher Dimitru, dit-elle. Il me conduira.

Seï resta figée un instant. Ses yeux se plissèrent à peine, imperceptible marque de son irritation. L'entendre nommer Sieur Netezim par son prénom provoqua un instant de doute. Les doigts de Seï relâchèrent lentement le bois de la porte. Elle aurait dû la jeter dehors. La mâchoire de Seï se serra. Une Rose d'Albâtre ne montrait ni colère, ni mépris. Elle baissa les yeux et fit demi-tour. Son pas était plus rapide que d'ordinaire, mais toujours mesuré. Elle trouva Dimitru dans ses quartiers et l'invita à descendre avec elle. Les yeux du bras droit du Prince parcoururent l'Humaine sans dissimuler son mécontentement. Son regard croisa celui de Seï, un échange muet entre eux. Un mélange de prudence et d'interrogation. Il avança vers la femme. Seï attendit, debout, près de l'escalier. L'Humaine s'approcha de lui et posa doucement la main sur son avant-bras.

— Conduis-moi à Andreï.

Un ordre calme, presque glacial. Seï s'attendait à ce que Dimitru réagisse. Qu'il la remette à sa place. Qu'il la renvoie d'un mot tranchant. Ce serait la juste réponse. Il devait le faire, mais il n'en fut rien. Dimitru acquiesça lentement. Son regard ne quitta pas celui de l'Humaine, et, tête baissée, il lui fit signe de le suivre et s'engagea vers les escaliers. Seï se tenait toujours là, immobile. Elle ne tourna pas la tête pour les regarder partir, mais son ouïe était en alerte. Dans sa poitrine, son cœur battait lentement. Cette femme n'aurait jamais dû monter ces escaliers.

Lorsque Dimitru annonça à son Prince qu'il avait un visiteur, il fut incapable de lui donner son nom. Andreï haussa un sourcil, sceptique. Une Humaine voulait le voir. Et alors ? Ce n'était ni la première ni la dernière. Il fit signe de la faire partir, mais Dimitru ne bougea pas.

— Elle veut te voir.

— Elle peut vouloir tout ce qu'elle veut, elle attendra. Ce n'est pas une heure pour recevoir.

Dimitru ne répondit pas, ses yeux restèrent ancrés dans ceux de son Prince. C'était la première fois que Andreï le voyait insister de la sorte. Sa patience commença à s'effriter et il finit par céder devant l'insistance de son ami. La femme pénétra dans le bureau, et Dimitru quitta la pièce sans un mot. C'était étrange. Inhabituel. Trop inhabituel. Andreï observa la silhouette s'avancer vers son bureau. Elle ne fit pas de révérence, ne baissa pas les yeux. L'arrogance même. Tout, dans sa posture et sa démarche, clamait qu'elle considérait cette maison comme la sienne. Un sentiment étrange le saisit, une dissonance entre crainte, colère et fascination. Elle ne s'était pas présentée, mais elle semblait le connaître. Alors qu'il s'apprêtait à lui demander qui elle était, elle prit la parole en premier.

— Andreï, tu as la même sensibilité que ton aïeule. Tu as son regard passionné. Tu portes bien son nom.

Le Prince plissa les yeux, prêt à réagir à la moindre menace.

— Je ne sais pas pour qui vous vous prenez... mais n'est-ce pas dangereux, pour une Humaine, de venir provoquer un Hématomancien chez lui ?

Elle laissa échapper un rire.

— Une Humaine ? Ah, oui. Ce corps. Les Humains sont partout, c'est vrai. Si insignifiants qu'ils en deviennent invisibles.

Furieux, Andreï bondit de son fauteuil et lui saisit le poignet. Il retroussa les lèvres, dévoilant ses crocs dans un air de défi. Il n'appréciait pas du tout comment cette femme se permettait de lui parler, à lui, le Prince Bathory. Elle prétendait connaître Bathory, elle-même ? Foutaises ! Même lui, ne l'avait pas revu depuis trente ans et cette femme ne semblait pas avoir plus de quarante. De sa main libre, elle lui caressa la joue du bout des doigts.

— Essayerais-tu de me faire peur ?

Le cœur de Andreï rata un battement. Une colère sourde monta dans sa poitrine, alors qu'il resserrait son emprise. Elle plongea son regard dans le sien. Andreï voulut détourner les yeux, mais c'était trop tard. Le bleu de ses prunelles l'aspirait comme un abîme infini. Sa gorge se serra. La faim s'insinuait en lui. Pas celle qui lui donnait mal au ventre depuis que les Arts avaient disparu. Non. Celle qui lui donnait envie de mordre, de s'enivrer, de n'écouter que ses pulsions et de se laisser aller à la Passion. La vraie faim. Celle qui brûlait dans les veines.

— Sens-tu ? murmura-t-elle. Sens-tu à quel point tu es faible ?

En prononçant ces mots, elle avait laissé descendre sa main de sa joue à son torse. Incapable de

détourner son regard du sien, Andreï ne se rendait pas compte qu'elle souriait d'un sourire affamé. Sa mâchoire se crispa, alors que ses forces l'abandonnaient. Son souffle était court, et son cœur battait plus fort encore. Ses doigts se desserrèrent d'eux-mêmes. Elle alla alors tout naturellement s'asseoir dans son fauteuil. Plus elle s'éloignait de lui, plus il ressentait de nouveau sa faible condition. Un silence pesant s'installa. C'est alors qu'il comprit. Son genou heurta le sol. Sa tête baissée, il n'osait plus lever les yeux. Cette femme était une Étoile. La déesse Îa se tenait devant lui. Elle s'était invitée en sa demeure pour assister au sommet où se jouait l'avenir de son peuple.

— Îa... murmura-t-il.

Un sourire traversa les lèvres de l'Étoile.

— Enfin, nous pouvons parler. Approches, j'ai deux cadeaux pour toi.

Le Prince releva la tête et aperçut un coupe qui était apparue sur son bureau. Faite de cristal mêlé de violet et de rouge, elle semblait simple à première vue, mais quelque chose dans sa simplicité même la rendait solennelle. Andreï s'agenouilla à ses côtés, refusant de la regarder de haut. Jamais sa déesse ne devrait lever les yeux vers lui. Il était là pour la servir, non l'inverse.

— Voici le premier. Il s'agit de la Coupe Carmin, dit-elle d'une voix douce. Si tu t'en sers pour boire le sang d'un calice, alors celui-ci te rendra ta vitalité d'avant le Silence. Tu ne tomberas plus malade, tes blessures guériront plus vite et tu ne connaîtras plus la mort. Tu es libre de la partager avec les Hématomanciens que tu juges digne. Je suis lasse de perdre mes enfants.

Elle posa sa main fraîche sur sa joue, l'invitant à la regarder à nouveau. Ses yeux le fixaient, pénétrants mais pleins de douceur. Elle se pencha vers lui, son corps s'appuyant légèrement sur son bras posé sur sa jambe, un sourire à la fois tendre et satisfait éclairant son visage.

— Et parce que tu es un Bathory, voici le second.

De sa main libre, elle traça une ligne sur son poignet. Le sang, d'un rouge profond mêlé d'éclat d'or, s'écoula. L'odeur que dégageait le sang de la déesse était à la fois sucrée et épicée, enivrante. Chaque goutte était un supplice. Andreï sentit la salive lui monter à la bouche, son corps tout entier réagissant à l'appel de cette offrande divine. Son estomac se serra, une chaleur sauvage se propagea en lui. La soif en lui était insatiable, et il se battait contre l'impulsion furieuse de se jeter sur elle. Il ferma les yeux, se concentrant sur sa respiration, tentant de contenir la fièvre qui s'emparait de lui. Ce n'était plus en enfant et il se refusait de se comporter comme tel.

— En échange de ta Passion, je t'offre des souvenirs de Hématos.

À cet instant, une chaleur douce et exquise se répandit sur ses lèvres. Lentement, il passa sa langue sur le liquide, et un frisson incontrôlable parcourut son corps. L'extase était totale, mais l'agonie aussi. Il se retint un instant, son esprit flottant au bord de la folie, mais il n'en pouvait plus. Sans réfléchir, il attrapa son bras et planta ses crocs dans sa chair. Alors, il se mit à boire. De longues gorgées. Il sentait son esprit s'éloigner de plus en plus de la réalité. Il sentait son propre sang brûler alors que l'Art de Hématos se réveillait en lui, puissant et incandescent. Un torrent de puissance déferla, traversant chaque fibre de son être, chaque cellule de son corps. L'Art, son Art, revenait enfin. Elle retira lentement son bras, mais Andreï se précipita pour la rattraper. Son corps, en feu, en réclamait encore plus. Il se sentait revivre. Plus fort, plus entier. Il ne s'était pas senti aussi bien depuis des années. Il n'avait pas ressenti autant de Passion depuis des années. C'est alors qu'il sentit sur lui le regard de la déesse, tranchant comme une lame. Il la défia du regard. Il en voulait plus. Son corps tremblait sous la tension, une partie de lui implorait encore plus de cette énergie dévorante. Mais, il savait que tout était éphémère. La blessure de la déesse se referma d'elle-même, et l'Art se retira lentement, comme un souffle qui se dissipe. Andreï, haletant, ferma les yeux, la Passion qui

l'enflammait s'éteignant peu à peu. Pour un instant, il avait retrouvé ce qu'il avait perdu depuis si longtemps. Il avait ressenti la puissance. Il avait ressenti la vie.

— Tu m'appelleras Eden. J'aime ce nom. Je serais ton calice. Celle qui te nourrit. Tu n'appartiendras qu'à moi. Peu importe si l'une de mes filles te désire. Je ne partage pas mes jouets.

Elle le fixa intensément, ses mots flottant dans l'air comme un doux murmure, pleins de menace.

— Si tu dévoiles qui je suis, je ferai payer aux Bathory une punition telle que ton père te semblera tendre et indulgent.

Elle s'approcha de lui, et, dans un mouvement calculé, enroula ses bras autour de son cou.

— Si quoi que ce soit m'arrive dans cette maison, ajouta-t-elle, ses lèvres effleurant presque les siennes, je donnerai le point à Eleanen, et tu devras porter le fardeau du désespoir de ton peuple.

Son souffle chaud se mêlait au sien.

— Oh. Et, si je m'ennuie, vous le regretterez tous.

Elle se releva alors doucement, laissant un vide presque palpable entre eux.

— Maintenant, dit-elle d'un ton plus doux, prépare-moi une chambre. J'ai besoin de repos.

Andreï se leva lentement. Ses pensées étaient encore embrouillées par la présence de Îa. Son corps vibrait encore de l'énergie de leur échange et il ressentait toujours son souffle sur sa peau. Une certitude s'imposa à lui : elle venait de bouleverser sa vie de manière irréversible. Il n'avait pas encore compris comment ni pourquoi, mais il était désormais lié à elle. Dès qu'elle eut franchi la porte, il ordonna qu'on lui envoie Seï. L'intendante entra dans le bureau quelques minutes plus tard. Droite. Parfaite. Silencieuse. Comme toujours. Andreï sentit son cœur se serrer. Il savait déjà qu'il allait la blesser. Il savait aussi qu'elle ne laisserait rien paraître. Seï resta devant lui, immobile, le regard baissé. Elle incarnait la discipline, le devoir et une grâce infinie. Pendant vingt ans, elle avait été sa confidente silencieuse, sa douce présence, sa stabilité. Elle avait été la seule à lui rappeler qu'un Bathory pouvait encore aimer. Même si leurs échanges n'avaient jamais dépassé la simple morsure, Seï était la femme qui avait fait battre son cœur véritablement pour la première fois. Elle avait su le charmer grâce à ses talents de danseuse et à sa grâce naturelle. Il la voyait comme une fleur délicate dont il fallait prendre le plus grand soin pour qu'elle ne fane jamais. Il respectait assez la Nécromancienne pour lui annoncer lui-même qu'il allait devoir installer une certaine distance entre eux. Il inspira profondément.

— Seï. Prépare des appartements à côté des miens pour Eden.

Il prononça ces mots sans trembler, mais son cœur se serra à nouveau. Elle leva les yeux, une fraction de seconde seulement. La douleur passa dans son regard comme une ombre brève, presque imperceptible.

— Elle devient ma calice. La seule, dit-il plus doucement. Tes services s'arrêtent ici. Je sais que tu feras ce qu'il faut. Comme toujours.

Elle inclina la tête. Il savait pertinemment qu'en appuyant sur son rôle d'intendante, Seï ferait passer son devoir avant ses propres sentiments.

— Cela sera fait selon vos volontés, mon Prince.

Sa voix était parfaite, sans brisure, sans reproche. Mais, Andreï la connaissait trop bien. Il vit la retenue, la dignité blessée, l'effort immense pour ne pas flancher. Il fit un pas vers elle. Il hésita. Il ne lui toucha pas l'épaule. Il n'en avait pas le droit. Alors, elle se retira, silencieuse, refermant la porte sans un bruit. Quand elle disparut, Andreï resta seul, les mains crispées sur son bureau. Il avait

l'impression d'avoir ouvert un gouffre entre eux. Il n'était pas sûr que ce gouffre se referme un jour. Il ne savait pas encore si la venue de Îa était une bénédiction... ou le début d'une malédiction.

Le lendemain, Andreï entreprit de faire visiter sa demeure à Eden. Elle vivrait ici six mois. Il voulait qu'elle connaisse chaque pierre, chaque ombre, chaque parfum du manoir. Il désirait plus que tout lui présenter ce qu'il avait bâti durant ces trente dernières années. Il espérait la rendre fière et lui prouver qu'il avait su contribuer à la grandeur des Hématomanciens, malgré le fait qu'ils étaient tous enfermés dans cette ville-prison. Elle marchait à ses côtés avec une aisance frappante. Elle ne posait presque aucune question. Elle observait comme si tout lui appartenait déjà. Elle restait calme et ne disait mot. Trop calme. Trop polie. Elle ne dégageait rien. Elle semblait trop sûre d'elle pour une Humaine issue d'une bonne famille. Elle prenait le temps de profiter de chacune des marques de richesse et d'élégance de la maison. Elle touchait les moulures, effleurait les rideaux et posait la main sur les portraits des ancêtres Bathory comme on saluerait une vieille connaissance. Dans la bibliothèque, elle s'arrêta et prit dans ses mains un cadre doré. Andreï reconnut immédiatement le portrait du Haut Roi Kariar. Une larme glissa sur la joue de Eden. Andreï s'arrêta, surpris. Il resta immobile. Cette réaction le désarma. La déesse était-elle capable de porter le deuil de son Premier fils ? Elle reposa alors le cadre et reprit sa marche comme si de rien n'était.

Tous ceux qui la croisaient pendant cette visite avaient l'image d'une femme délicate mais étrangement sûre d'elle pour une invitée. Dimitru, sous prétexte de surveiller le bon déroulement de la visite, ne se trouvait jamais loin. Elle lui offrit un sourire. Trop long. Trop doux. Garder son secret ne serait pas chose aisée pour Andreï. Seï, elle, ne dit presque rien ce jour-là. Elle assistait aux gestes de Eden, à sa manière de se comporter comme si elle était déjà chez elle. Son visage restait impassible, mais quelque chose, derrière ses yeux, reflétait la jalousie qui l'animait.

Les premiers jours de présence de la déesse furent étranges. La maison entière semblait en suspens. Les couloirs étaient trop silencieux. Les domestiques parlaient à voix basse. Même les portes se refermaient plus doucement, comme si le manoir lui-même retenait son souffle. Andreï avait présenté la déesse comme Eden Tudor, une héritière Humaine élevée parmi les familles les plus riches de la Capitale. Il l'y avait rencontrée lors d'un de ses derniers voyages et, depuis, ils entretenaient une relation épistolaire. Une affection réciproque en était née. Il affirmait être ravi qu'elle ait enfin obtenu l'autorisation impériale de le rejoindre à Cathair Fola. Pour ceux qui connaissaient Andreï, cela semblait juste. Après tout, c'était ainsi qu'était arrivé Seï Nakama vingt ans plus tôt. La vérité était simple : la calice exclusive du Prince Bathory avait changé du jour au lendemain. Et cela faisait murmurer les domestiques. Certains y voyaient un caprice de Bathory. D'autres une romance passionnée. D'autres encore se prenaient à rêver d'une princesse. Tous cherchaient à comprendre.

Pendant ce temps, Eden prenait possession du manoir. Elle observait tout. Les moulures, les cadres dorés, les tapisseries anciennes. Elle passait la main sur les étoffes, tirait légèrement sur un rideau, soulevait le coin d'une nappe comme pour tester la qualité du tissu. Chaque geste était doux, mais chargé de cette assurance que seules ont les personnes qui n'ont jamais connu le refus. Lorsqu'un domestique la croisait, elle lui offrait un sourire parfait... puis le reprenait aussitôt, comme un masque qu'on range après usage. Elle parlait peu, mais quand elle le faisait c'était pour exiger. Le premier caprice arriva le huitième jour. Eden avait passé la matinée à parcourir les couloirs. Soudain, elle s'immobilisa dans bureau partagé par Andreï et Dimitru. Elle fronça le nez. Un geste minuscule. Enfantin. Méprisant.

— C'est... fade, dit-elle simplement.

Dimitru, qui supervisait l'arrivée de livraisons de nourriture pour la cité tourna la tête vers elle.

— Fade ?

Il ne s'agissait que d'un bureau. Il n'avait pas à être autrement qu'un endroit pratique, fait pour travailler efficacement. Il s'approcha, prudent.

— Désirez-vous que je fasse ouvrir les rideaux, Demoiselle Tudor ?

Elle ne répondit pas. Elle avançait lentement dans la pièce, comme si elle cherchait quelque chose à détester. Puis elle se tourna vers eux.

— Je veux changer les murs.

Dimitru se retint difficilement de pincer l'arête de son nez, signe d'une incompréhension réel.

— Les... murs, répéta-t-il.

— Oui. Ce beige est beaucoup trop triste. Cela devrait être violet, la couleur de Hématos. Et... je pense à des rayures roses. Très larges. Ce serait plus gai.

Un silence dense s'installa dans la pièce. Dimitru sentit son estomac se retourner. Elle était sérieuse. Elle voulait vraiment repeindre leur bureau en violet à rayures roses. Il y avait une ville à gérer, une révolte naissante à contenir, un sommet à organiser et elle voulait repeindre les murs... Il tenta de garder un ton neutre.

— Je crains que ce ne soit impossible, demoiselle Tudor. Il est difficile de se procurer de la peinture, encore plus dans des tons...

Elle l'interrompit d'un petit geste de la main. Un geste d'enfant agacée. Elle se tourna vers Andreï, qui venait d'entrer dans la pièce.

— Depuis quand un Prince ne peut se procurer quelque chose d'aussi insignifiant que de la peinture ? Je veux que ce soit fait.

Le Prince s'arrêta net. Il savait reconnaître ce regard-là. Celui de Îa. Celui qui ne tolérait aucune contradiction. Celui de la Déesse du Chaos qui s'amusait au dépend des autres.

— Andreï... je veux ce changement, dit-elle.

Sa voix était douce et implorante, mais il y avait, dessous, une note plus ancienne, plus menaçante que sa gorge humaine ne devrait pouvoir porter. Andreï sentit un frisson. Il resta un instant immobile. Puis, lentement, il hocha la tête.

— Très bien. Si cela te plaît, nous ferons repeindre.

Dimitru cligna des yeux. Il crut avoir mal entendu. Il regarda Eden se jeter dans les bras de son Prince et l'embrasser timidement. Cela faisait trente ans qu'il avait la charge d'empêcher le Prince de céder à sa Passion, il n'allait certainement pas laisser une simple Humaine le faire échouer.

— Andreï, n'y a-t-il pas d'autres priorités...

— Cela suffit, Dimitru.

Le ton était sec, cassant. Cela n'était jamais encore arrivé. Eden sourit, triomphante. Un sourire de fillette satisfaite d'avoir obtenu une sucrerie.

— Je veux que ce soit terminé avant la fin de la semaine, dit-elle en quittant la pièce.

Quand elle eut disparu, Dimitru sentit ses jambes trembler. Il n'avait que rarement été aussi en colère. Il se rapprocha du Prince.

— Andreï... Pardonne-moi, mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

Il observa la réaction de son ami. Il avait un regard absent. Flou. Comme si quelque chose tirait

doucement sur l'arrière de son esprit.

— Ce n'est qu'un mur, Dimitru. Un simple mur. On le repeindra. Cela ne mérite pas un débat.

— Ce n'est pas le mur qui m'inquiète, murmura Dimitru.

Andreï ne répondit pas. Son visage était tiré. Ses épaules rigides. Comme s'il luttait contre une pensée qu'il n'arrivait pas à formuler. Quand il quitta la pièce, Dimitru resta seul dans le grand salon. Il regarda les murs et soupira. Il se demanda depuis quand le Prince Bathory, héritier d'une des Premiers-Sang, disait oui à une étrangère pour repeindre un bureau en violet à rayures roses... Mais surtout, depuis quand le Prince Bathory disait oui parce qu'il n'avait plus la force de dire non ? Dimitru resta un long moment immobile. Son cœur battait trop vite. Une sueur froide lui coulait dans le dos. Il connaissait Andreï depuis longtemps. Il avait vu les excès des Bathory, les pertes de contrôle, les éclats ravageurs de la Passion. Il savait reconnaître les premiers signes. Cette façon de céder trop vite. Cette tension dans la mâchoire. Cette obéissance soudaine, désir de plaire, qui n'appartenait pas à l'homme mais à son sang. Il sentit une angoisse sourde lui prendre la gorge. Andreï n'était pas capricieux. Jamais. Pas comme son aïeule. Pas comme ceux qui avaient sombré avant lui. Voir son Prince plier pour un simple caprice de couleur... c'était comme voir une fissure dans une digue. Une fissure minuscule, mais une fissure tout de même. Et Dimitru savait mieux que personne que quand un Bathory laissait passer la moindre goutte, un océan écarlate suivrait.

Les jours passèrent, et Elizabeth Bowes, assignée au service de Eden, fut la première à s'en rapprocher sans crainte. Elle travaillait avec rigueur, avec une sobriété parfaite. Elle était une domestique exemplaire. Eden, elle, observait tout, absolument tout, sans dire un mot. Quand Elizabeth passait derrière elle pour ajuster un lacet, elle la suivait du regard. Quand elle posait une broche, Eden inclinait légèrement la tête, comme si elle étudiait une technique inconnue. Lors d'un essayage, Eden soupira avant même que Elizabeth termine de serrer le corset.

— Je préfère une autre robe. Celle-ci ne me met pas en valeur. Et... tu serres trop, Elizabeth. C'est désagréable.

Elizabeth ne prit pas ombrage de la remarque. Elle inclina simplement la tête.

— Bien, Mademoiselle Tudor. Je vais demander à Dame Nakama de vous trouver un modèle plus adapté.

Elle quitta la pièce quelques minutes, puis revint avec un ensemble en soie verte. Elle laissa Eden l'observer. Cette dernière ne dit rien. Elle plissa seulement les yeux, effleurant le tissu du bout des doigts.

— Tu as choisi cela seule, n'est-ce pas ? demanda Eden.

— Oui, Mademoiselle Tudor.

Eden hocha doucement la tête.

— Tu as bon goût.

C'était un véritable compliment et Elizabeth le comprit. Elle ne la remercia pas, par discipline, mais son regard changea légèrement. Il était moins distant. Pendant qu'elle l'aidait à enfiler son haut, Eden reprit, la voix plus douce :

— Tu serres mieux que tout à l'heure. Tu apprends vite.

Au fil des jours, Elizabeth devint la seule personne capable de supporter Eden quotidiennement, à l'exception du Prince, bien entendu. Elle écoutait ses remarques sans jamais montrer d'agacement. Peu à peu, Eden cessa de formuler des ordres trop brusques. Elle se contentait d'observations, de

commentaires qui, parfois, frôlaient la confiance. Un matin, alors que Elizabeth coiffait ses cheveux, Eden murmura :

— Avec Andreï, tu es la seule ici qui me regarde sans me juger.

Elizabeth marqua un bref temps d'arrêt. Puis elle répondit simplement :

— C'est mon travail, Mademoiselle Tudor.

— Eden. Appelles-moi Eden, s'il te plaît. Je n'ai jamais aimé le Mademoiselle.

Eden croisa son regard dans le miroir. Ses yeux reflétaient une certaine mélancolie. que la domestique ne manqua pas de noter. Elle se laissa coiffer en silence. Elizabeth la nota. Elle poursuivit sa tâche en silence. Lorsqu'elle termina, elle quitta la chambre avec son calme habituel. Mais, ce jour-là, une pensée la surprit elle-même : Eden la respectait. Et, contre toute attente, elle le lui rendait.

Depuis son arrivée, Andreï redoutait la présence de l'Étoile. Cette peur, froide et instinctive, le traversait chaque fois qu'elle entraînait dans une pièce où il se trouvait. Il la saluait avec politesse. Il lui parlait avec réserve, mais son corps, lui, se tendait comme s'il avait reconnu un prédateur. Îa était l'Étoile du Chaos. Celle dont les récits n'évoquaient jamais la douceur. Rien en elle n'était rassurant et pourtant, elle souriait. Elle posait les mains sur les meubles comme une enfant qui découvre un nouveau jouet. Elle avait pris une place qui ne lui appartenait pas. Pourtant, Eden semblait s'étonner de cette tension. Elle penchait la tête quand il se raidissait. Elle souriait quand il évitait son regard. Elle semblait vouloir le rassurer. Elle semblait tellement inoffensive, mais Andreï n'était pas dupe. Il sentait quelque chose de spécial en elle. Une force ancienne, silencieuse, tapie juste sous l'enveloppe humaine qu'elle portait. Une immensité qui dépassait tout. Quand elle le regardait trop longtemps, une sueur glacée lui coulait le long du dos. Andreï se demanda plus d'une fois s'il avait vraiment fait entrer une jeune femme dans sa demeure ou une prédatrice attendant la moindre petite erreur. Il était en colère contre elle et contre lui-même. Lui obéissant, il avait fait de Eden sa calice exclusive. Il avait privé Seï de ce rôle après vingt ans de loyauté. Ce geste le hantait. Il ne se reconnaissait plus. Il en voulait à Eden d'avoir brisé l'équilibre fragile qu'il tentait de maintenir. Il la haïssait presque d'être là. Et pourtant, il revenait toujours vers elle. Il se sentait comme au bord d'un gouffre, incapable de s'arrêter de se pencher encore. Juste un peu. Juste pour voir jusqu'où allait la chute. Après tout, qui pouvait se vanter d'accueillir une déesse en sa demeure ?

Les moments les plus difficiles étaient ceux de la morsure. Chacun de ses repas étaient consommés à l'abri des regards, dans l'intimité de sa chambre. Le sang de la déesse était d'une force si puissante qu'il en perdait la raison. Son Art perdu revenait à chaque gorgé, toujours plus puissant, toujours plus incontrôlable. Chaque goutte était vibrante, sauvage. Elle lui offrait une joie brutale, presque indécente. Après chaque repas, il restait allongé dans un état de plénitude. Il ne pouvait s'empêcher de rire, d'en vouloir toujours plus. Abandonner son rôle pour se noyer dans le sang divin était une véritable tentation. Andreï avait toujours connu la guerre et l'enfermement. Allongé sur son lit, il profitait de ces instants hors du temps alors que Eden jouait avec ses cheveux le dévorant des yeux. Puis, venait la honte. Constantin lui avait appris la maîtrise, le contrôle, la retenue. Mais avec elle... C'était impossible. Son sang était une drogue à laquelle il n'arrivait pas à résister. Un vertige effrayant et grisant à la fois. À chaque gorgée, il retrouvait tout ce qu'il avait perdu. Et à chaque fois, il se détestait davantage. Eden observait tout en silence. Elle semblait fascinée par ses tremblements, comme si elle étudiait ses réactions. Cela le mettait plus mal à l'aise encore. Il avait la sensation qu'elle savait exactement ce qu'elle faisait et qu'il la laissait faire.

Au bout d'un mois, il céda. Il n'en pouvait plus. De son parfum. De sa présence. De la brûlure dans sa gorge quand elle approchait. Du manque atroce qui revenait à chaque fois que son sang quittait

ses veines. De la Passion qui gagnait du terrain dans son esprit. Il devait inverser les rôles. Humaine ou Déesse, il devait reprendre le contrôle. Il la trouva dans sa chambre, assise sur le rebord de son lit, en train de défaire lentement une broche de ses cheveux. Elle leva les yeux vers lui, sans rien dire. Elle l'attendait. Il ferma la porte. Son souffle était court. Son cœur battait trop vite. Il avança. Elle ne bougea pas. Il posa une main sur sa joue. Elle était froide. Trop froide. Cela aurait dû le faire reculer. Il s'approcha encore. Il la saisit alors par les cheveux et l'embrassa sans aucune douceur. Il laissa s'exprimer le désir ardent qu'il étouffait depuis des jours. À son grand étonnement, elle se laissa faire. Elle ne chercha pas à prendre le dessus, comme si elle voulait mesurer son désir. Le goûter. Le comprendre. Elle effleura ses joues de ses doigts, laissant glisser ses mains lentement sur sa nuque. C'était lui, le sauvage. Pas elle. Il la repoussa violemment sur son lit. Il plongea ses crocs dans son cou, s'abreuvant sans aucune retenue. Elle continuait de caresser ses cheveux et sa nuque en des gestes doux qui contrastaient avec la fougue de Andreï. Quand il eut fini, il s'écarta d'elle et la regarda. Elle se redressa et approcha ses mains de sa chemise. Ses gestes étaient précis et délicats. Son regard était calme. Rien à voir avec la tempête qu'elle incarnait en journée. Ses gestes le firent frissonner. Il la voulait. Tant pis s'il le regrettait plus tard. Elle partageait son envie et il ne voulait plus être l'homme sage et posé que l'on attendait de lui. Pour une nuit, il pouvait être un Bathory. Elle lui offrait son corps avec une sérénité presque déconcertante. Elle ne gémissait que lorsqu'il ralentissait. Elle guidait sans s'imposer.

— Patience, Andreï...

Pour elle, le plaisir était un territoire qui ne se traversait qu'avec tendresse. Il en fut bouleversé. Il avait imaginé la dévorer. La posséder. Prendre le dessus, comme il avait pu le faire à l'abri des regards dans les maisons de plaisir... Elle le désarmait par sa douceur, par cette façon de l'accueillir, presque de le rassurer. Quand le plaisir atteignit son paroxysme, il crut se perdre. Dans cette faiblesse absolue, il sentit la Passion serrer son cœur d'une violence inouïe. Il eut peur. Eden l'entoura de ses bras et l'attira à elle. Elle le serra contre elle. Il écouta son cœur battre dans un silence absolu et réconfortant. Alors, il sut que tout irait bien. Qu'à ses côtés, il pourrait enfin laisser s'exprimer la Passion qui le dévorait sans craindre de sombrer. Qu'il n'aurait plus à lutter seul contre cette force qui le rongait. Il se laissa aller contre elle, le souffle apaisé. Et, pour la première fois depuis trente ans, il s'endormit sereinement.

Eden quitta la chambre avant l'aube. Andreï ne s'en rendit compte qu'en posant la main sur l'espace vide du matelas, encore tiède. Il se redressa d'un mouvement brusque. Il entendit seulement le bruissement léger d'un tissu au loin, dans le couloir. Elle n'était déjà plus là. Les jours suivants, cela devint une habitude. Chaque nuit, il découvrait de nouveaux plaisirs à ses côtés allant d'une expression brute de sa Passion à une tendresse qu'il découvrait avec émotions. Chaque matin, elle disparaissait sans une explication. Elle franchissait les portes du manoir comme une ombre, laissant derrière elle un mystère de plus en plus pesant. Andreï tentait de lui demander où elle allait. Elle esquivait d'un sourire.

— Je me promène, disait-elle simplement.

Ce mystère rendait Andreï fou. Lui qui avait toujours eu l'habitude de tout contrôler, de tout savoir se retrouvait devant une situation qui lui échappait totalement. Il nota qu'elle revenait toujours quelques heures après le lever du soleil. Elle le nourrissait et repartait. Lorsque le soleil se couchait, elle rentrait enfin dans la demeure princière. Parfois de la poussière tâchait ses mains. Parfois ses habits étaient couverts de pétales et d'herbes. La plupart du temps, elle revenait rayonnante. Elle semblait chargée d'une énergie étrange, presque vibrante, comme si elle revenait d'un endroit qu'il ne pourrait jamais comprendre. De rare fois, elle revenait silencieuse, comme si

elle avait assisté au plus triste des spectacles. Andreï se mit alors à la faire surveiller. Il demanda à Fridmund, le plus fidèle de ses serviteurs de la faire suivre. Il ne voulait pas qu'elle le sache et encore moins que le reste de la maisonnée pense qu'il doutait d'elle. Malheureusement, l'Étoile arrivait toujours à le semer. La curiosité le rongait. Il tendait l'oreille lorsqu'un domestique mentionnait une silhouette féminine près de la grande place ou des échoppes. Il observait ses vêtements quand elle rentrait. Son humeur. Ses gestes. Elle l'agaçait. Elle l'inquiétait. Elle l'attirait toujours plus.

Eden, quant à elle, vivait ces heures comme une révélation de ce qu'elle avait enfin retrouvé. Après trente ans de silence imposé par Méridiona, elle redécouvrait enfin son peuple. Ses enfants. Ceux qu'elle avait créés, guidés, aimés, puis dû abandonner dans un isolement forcé qui lui avait laissé le cœur brisé. Elle parcourait la ville avec une émotion brute. Elle avançait lentement, comme pour s'imprégner de tout ce qu'elle avait manqué. Les rires. Les cris. Les odeurs. Le sang. L'Art qui circulait dans l'air comme un souffle ancien sans que personne d'autre qu'elle ne puisse le déceler. Elle observait les Hématomanciens avec une fascination douloureuse. Ils avaient grandi. Ils avaient changé. Ils avaient souffert. Et, elle n'avait pas été là. Elle serrait parfois les poings en voyant des enfants courir devant les maisons peintes, leurs crocs encore trop petits pour entailler correctement les fruits rouges qu'ils mordaient. Elle fixait longuement les couples qui se disputaient devant les étals. Chaque scène l'émerveillait autant qu'elle la déchirait. Le monde avait continué sans elle. C'était la première fois en trente ans qu'elle retrouvait ce lien. Elle avait tant à dire, et aucune idée de comment le dire.

Le marché principal du quartier Bathory ouvrait à peine lorsque Eden s'y glissa, vêtue d'une tenue de domestique volée dans la Maison princière. L'aube colorait les toits de rose et d'orange. Les marchands installaient leurs étals en bâillant, sans se douter de qui les observait vraiment. Eden s'arrêta devant un stand de fleurs. Il y avait des brassées entières de lys sombres, de dahlias noirs, d'œillets pourpres. Les couleurs de son peuple. Les couleurs qu'elle leur avait inspirées. La vendeuse, une Humaine au sourire abîmé, leva la tête.

— Vous cherchez quelque chose de précis ?

Eden effleura les pétales sans répondre. Elle avait besoin d'un symbole. Elle s'arrêta sur un seau de pétunias rouges. La couleur était vive, presque agressive. Un rouge sans nuance. Un rouge qui criait plus qu'il ne murmurait. Parfait pour Bathory. Parfait pour ce qu'elle était devenue.

— Ces pétunias... je les prends.

La vendeuse fronça les sourcils.

— Ils fanent vite, vous savez. Ils ne tiennent pas plus d'un jour.

— Cela suffira.

Eden paya. Ses doigts se refermèrent autour du bouquet. Elle inspira profondément, comme si elle devait se convaincre de ce qu'elle s'appropriait à faire. Le manoir Bathory dominait la rue comme un mausolée. Les draperies rouges pendues aux fenêtres donnaient l'impression qu'elles saignaient lentement sur la pierre. Deux soldats de l'Armée Unie montaient la garde. Ils la laissèrent passer sans discuter. Une servante livrant des fleurs pour Dame Bathory n'éveillait aucun soupçon. De tout façon, il n'était pas là pour l'empêcher de rentrer, mais surtout pour empêcher sa fille de sortir. À l'intérieur, l'air était lourd. Le hall d'entrée était sombre, ses usés par les années d'abandon. Eden marcha d'un pas lent, mais sûr. Elle sentait le sang ancien qui imprégnait ces lieux. Elle sentait surtout la Passion, menaçante, erratique, prête à exploser. Frig apparut lui-même au bout du couloir, silencieux comme une ombre. Il la dévisagea longuement sans dire un mot. Il semblait taillé dans la pierre. Seule la fatigue marquait ses traits. Il baissa les yeux vers les pétunias. Une lueur traversa son

expression, presque un rictus triste. Puis, ils s'attardèrent une seconde de trop sur le visage de Eden. Il comprit qu'elle n'était pas une servante. Elle comprit qu'il comprenait. Aucun des deux ne dit un mot. Il s'effaça pour la laisser entrer dans le premier salon. La pièce baignait dans une lumière trouble. Des voiles rouges avaient été tirés sur les fenêtres, donnant aux murs des teintes sanglantes. Eden avançait sans bruit, la tête basse, les mains serrées autour du bouquet de pétunias rouges. La tenue de domestique lui allait trop bien. Elle avait presque honte de la simplicité avec laquelle elle était entrée. Au fond de la pièce, dans l'ombre, Eden reconnu la silhouette de sa benjamine. Bathory tournait en rond, pieds nus, les cheveux défaits. Son visage était creusé, marqué par la colère permanente qui la consumait. À la vue du bouquet, elle s'arrêta net. Ses narines frémirent. Elle gronda. Frig s'approcha discrètement, craignant qu'elle ne se jette sur Eden. Eden sentit une pointe glacée se planter dans sa poitrine.

— De qui... viennent ces fleurs ?

Eden baissa les yeux sur le bouquet, n'osant regarder sa fille en face.

— Elles sont de la part de votre arrière-arrière-petit-fils, le prince Andreï.

Un silence durcit l'air. Bathory approcha. Ses mouvements étaient lents, imprévisibles, comme si chaque geste obéissait à une logique invisible. Ses doigts frôlèrent les pétunias rouges. Elle eut un rire bref, presque enfantin, avant de les arracher brutalement des mains de Eden. Elle porta une fleur à ses lèvres.

— Rouge. Toujours rouge. Ils veulent me narguer. Même dans mes murs.

Elle écrasa la tige, laissant le jus rouge couler sur sa paume. Ce n'était pas du sang, mais elle le traitait comme tel. Son regard se perdit au loin, dans un monde que Eden ne pouvait pas atteindre.

— Ils m'ont laissée seule, murmura Bathory. Ils ont regardé ma maison brûler. Ils ont regardé mon mari mourir. Ils m'ont regardée... tomber.

Chaque phrase brisait un peu plus le cœur de la déesse. Elle aurait dû être là. Elle aurait dû empêcher cette déferlante de haine. Bathory se remit à tourner, serrant les fleurs contre elle avec une violence presque tendre. Frig marcha jusqu'à elle, posa une main sur son épaule. Elle ne réagit pas. Il croisa le regard de Eden. Il y avait de la fatigue, de la lassitude. Bathory se mit à rire, puis à pleurer, puis à rire encore. Les pétunias glissaient de ses doigts, tombant au sol comme des cœurs écrasés. Frig la maintint sans brutalité, avec une habitude triste. Eden comprit alors que Frig lui avait tout donné. Sa vie. Sa liberté. Ses émotions. Tout pour garder Bathory en vie. Tout pour retenir la Passion au bord du gouffre. Elle comprit aussi que c'était trop tard. La chute avait déjà eu lieu. Frig murmura quelque chose que seule elle put entendre.

— Merci d'être venue. Elle oubliera dans une minute. Elle oublie toujours.

Eden baissa les yeux. Elle n'arrivait plus à respirer. Elle se blâmait, pour sa disparition, pour le silence imposé, pour cette femme brisée. Elle recula, silencieuse, incapable de supporter plus longtemps la scène. Le rire de Bathory suivit ses pas jusqu'à la porte. Une fois dehors, Eden ferma les yeux. Elle sentit le poids de trente années s'écraser sur ses épaules. Elle n'avait pas su prévenir cette chute. Elle avait laissé Méridiona condamner son enfant. Elle se laissa alors tomber à terre à son tour, laissant s'échapper toutes les larmes qu'elle avait pu retenir jusque-là. Cette nuit-là, ce fut elle qui ressenti le besoin de s'évader dans les bras du Prince, d'y retrouver une chaleur réconfortante. Une illusion de femme forte que rien ne pouvait toucher et qui s'amusait de tout.

Les jours suivants apaisèrent peu à peu le choc de sa visite au manoir Bathory. Eden passait ses journées à errer longuement dans la ville, son esprit encore marqué par la vision de sa

benjamine enfermée dans sa propre Passion. Elle restait bouleversée. Pourtant, quelque chose en elle s'était affermi. Une détermination nouvelle se formait. Elle prenait aussi ses marques. Les rues la reconnaissaient. Les passants l'apaisaient. Chaque trajet la rendait un peu plus sereine. Elle comprenait mieux comment respirait Cathair Fola malgré les hauts murs qui la tenaient coupée du monde. Elle savait qu'elle devait voir tous ses Premiers, du moins ceux présents. C'est ainsi qu'un soir, presque sans y penser, elle prit la direction du quartier Lacomie.

La Maison de Jeu des Trois-Lunes se dressait au fond d'une large allée, illuminée par une profusion de lanternes violettes. Les murs étaient lisses, polis, décorés de motifs argentés. Rien n'y était sobre. Tout brillait, tout attirait l'œil. Eden esquissa un sourire. Cette extravagance lui rappelait aussitôt l'enfant turbulente que Lacomie avait été. Elle n'avait jamais su faire simple. Elle n'avait jamais voulu, surtout. En franchissant la porte, Eden fut frappée par l'énergie du lieu. Le hall était vaste. Des tables de cartes occupaient tout l'espace, encerclées par des clients vêtus de velours et de soie. Des verres tintaient. Des rires éclataient. La musique d'un violon se mêlait au brouhaha. Une chaleur constante flottait dans l'air, presque envoûtante. Elle comprit immédiatement que Lacomie avait recréé un monde à son image : beau, bruyant, indomptable. Eden se déplaça lentement, sans se faire remarquer. Elle passa entre les joueurs, les serveurs, les rideaux de perles. Partout, elle reconnaissait des éclats de sa fille, dans les couleurs trop vives, dans le rappel des règles affichées au mur, dans les regards amusés des habitués qui semblaient tous prononcer son nom avec affection. Lacomie n'était pas présente, mais il n'y avait pas un coin de cet endroit qui ne portait son empreinte. Eden s'arrêta devant une statue de verre représentant une silhouette féminine en plein éclat de rire. Le verre captait la lumière. Il renvoyait des éclats violacés sur les murs. C'était une œuvre d'une grande finesse. Elle était tellement pleine de vie et de joie qu'on l'aurait cru vivante. Elle posa deux doigts sur le socle et laissa l'Art de Hématos vibrer dans sa paume. Elle sentit la trace de Lacomie. Joyeuse. Vivante. Ce fut un véritable soulagement. Elle savait que tant que les richesses coulaient à flot, elle n'aurait jamais à s'en faire pour sa fille. Elle observa ensuite une table où deux clientes hurlaient de bonheur après avoir gagné un jeton rare. La croupière leur faisait une révérence théâtrale. Une femme au balcon applaudissait en riant. Le lieu tout entier respirait la fête, l'audace, le plaisir de vivre. Un serveur passa près d'elle, portant un plateau rempli de coupes étincelantes. Il ne la remarqua pas. Personne ne s'arrêtait sur son passage, et c'était parfait. Elle n'était ici que pour regarder. Pour constater que Lacomie allait bien. Pour attraper au vol ce qu'elle n'avait pas pu voir pendant trop longtemps. Eden inspira. Elle pensa à Bathory, quelques jours plus tôt. À ce manoir froid, consumé par la colère. Ici, tout était l'inverse. Ici, une autre de ses filles avait choisi la vie. L'excès joyeux plutôt que l'excès destructeur. Cela lui fit mal, mais aussi cela la consola. Elle ressentit une nostalgie douce-amère. Elle se prit à imaginer Lacomie, quatre-cent-cinquante ans plus tôt, insolente, rieuse, émerveillée par tout ce qui pouvait briller. Elle sourit, réellement cette fois. Elle n'avait finalement pas tout perdu. Elle resta un long moment dans l'ombre d'une colonne, silencieuse, simplement bercée par les voix, les couleurs et l'éclat de cette maison née de la volonté de sa fille. Puis elle quitta l'endroit comme elle était venue, sans un bruit. Dans la rue, la lumière était plus vive. Le silence aussi. Eden inspira profondément. Elle se sentait un peu plus légère. Un peu moins coupable. Elle se disait que, malgré ses erreurs, certaines de ses filles avaient survécu sans elle. Certaines avaient même prospéré. Cette pensée la réchauffa. Déjà, son regard glissait vers un autre quartier. Vers un autre pan de ce qu'elle avait laissé derrière elle. Vers d'autres retrouvailles, plus douloureuses, plus nécessaires. Mais, cela devrait attendre. Elle devait rentrer s'occuper de Andreï. Il supportait de moins en moins le manque d'Art et elle n'avait pas envie de le faire souffrir. Elle reprit alors sa route.

Alors que le soleil atteignait son zénith, Éden s'assit sur un banc, face au manoir de Curaj. Son fils était le dernier présent à Cathair Fola à qui elle n'avait pas encore rendu visite. Cela faisait trente ans qu'il avait la lourde tâche de protéger et d'élever les jumelles de son aîné, Kariar, alors que lui et leur mère étaient morts pendant la Guerre de l'Eau et du Sang. La fatigue lui pesait. Ces derniers jours l'avaient vidée. Le calme de la place où se tenait le manoir lui faisait du bien. Le quartier était silencieux. Quelques familles passaient, discrètes. Des artisans fermaient leurs boutiques pour leur pause méridienne. Dans ce quartier, la vie semblait simple, posée, à l'image de son fils. Comme avec ses autres enfants, elle avait décidé de ne pas lui rendre visite, mais le savoir si proche lui apportait du réconfort. Elle connaissait son fils et savait qu'il était sans doute celui qui souffrait le moins de la situation. Il œuvrait pour son quartier et cela se ressentait. L'Armée Unie y était peu présente, sachant que le Premier-Sang faisait en sorte que tout s'y passe bien. Elle observa longtemps la demeure. Elle était sobre et rassurante à la fois, loin de l'opulence de celle de Lacomie. Elle sentit la fierté lui serrer la gorge, la mélancolie aussi. Curaj avait toujours été un protecteur, que ce soit avec ses frères et sœurs ou aujourd'hui avec leur héritage. Il avait fait ce qu'elle, Îa, n'avait pas pu faire. Elle en était honorée, soulagée, mais honteuse aussi. Elle allait partir quand la porte s'ouvrit. Son souffle se suspendit. Elle espéra voir son fils, mais deux silhouettes féminines sortirent à la place. Lucia. Belladone. Elles la virent immédiatement. Elles s'approchèrent sans hésiter. Doucement. Naturellement. Comme si cela avait toujours été prévu, comme si elles traversaient un instant qu'elles connaissaient par cœur. Éden ne bougea pas. Son cœur s'affola. Ses mains tremblaient. Pour la première fois, elle pu enfin poser ses yeux sur les enfants de son aîné, de celui qu'elle avait toujours préféré. Les jumelles s'assirent de chaque côté d'elle, sans un mot. Deux mains chaudes glissèrent dans les siennes. Deux visages semblables à celui de leur mère, mais avec les yeux de leur père lui souriant tristement. Elles s'exprimèrent alors en Astral, la langue des Étoiles.

— Nous sommes tellement heureuses de te voir enfin Grand-Mère.

— Pourquoi es-tu venue si tard ? Nous avons peur que tu ne viennes jamais à nous.

— Pourquoi nous abandonner trente ans ?

— Nous étions jalouse du Petit Prince Bathory. Pourquoi lui et pas nous ?

Le monde se resserra. Éden ferma les yeux. Les larmes montèrent aussitôt. Ne voulant prendre le risque de révéler sa nature aux passants, elle leur répondit d'une voix brisée en Méridionien.

— Lucia, Belladone... Je suis désolée. Je n'ai pas eu le droit de venir. Méridiona me tenait loin de vous. Je me suis battue... mais je n'ai pas gagné. Je vous ai abandonnées malgré moi pendant trente ans.

Les jumelles serrèrent ses mains plus fort. La douleur vibrait en elles. La jalousie aussi. Belladone se pencha contre son épaule.

— Nous pensions que tu ne voulais pas de nous.

— Éden secoua la tête, le visage baigné de larmes.

— Jamais ! Vous êtes les enfants de mon Kariar et Siria. Vous leur ressemblez tellement. Après la Guerre, je vous ai cherchées dans chaque fibre de la Toile. Tous les jours. Quand j'ai compris que vous étiez vivante, j'ai haï Méridiona de me séparer de vous... Quant au petit Bathory, vous savez très bien pourquoi lui et pas vous. Je ne veux pas que vous puissiez être à la merci de Méridiona. Elle a laissé Elaenen m'arracher un fils. Elle a puni mes enfants et protéger ceux de ma sœur. Si elle vous touchait, vous, ou un autre des Premiers, je jure sur son nom que je détruirais la création tout entière.

Comme pour imiter sa sœur, Lucia déposa tendrement sa tête sur l'autre épaule de la déesse.

— Parle-nous de nos parents, demanda-t-elle.

— De ceux qu'ils étaient vraiment, pas de ceux des livres. Pas les monstres de l'École Impériale.

Éden ferma les yeux caressant délicatement les cheveux de ses petites-filles. Elle prit le temps de retrouver son souffle avant de leur répondre. Elle parla doucement.

— Votre père... Kariar était loyal. Doux. Il protégeait tout le monde. Même ceux qui ne le méritaient pas. Siria était une véritable enfant de l'Eau, douce et tempétueuse. Elle riait aux éclats. Elle pleurait toutes les larmes de son corps. Elle aimait avec passion. Ils vous aurait adorées. Ils auraient tout donné pour toutes les deux, comme ils ont tout donné l'un pour l'autre.

Les jumelles eurent un frémissement. Eden pouvait ressentir leur soulagement, mais aussi une peine immense. À travers ces quelques mots, elles découvraient des parents qu'elles n'avaient jamais connus autrement que par la haine des autres. Éden continua.

— Quand je vous vois, je revois leur amour. Vous reflétez leur beauté, leur force. Vous êtes leur héritage.

Le silence tomba un moment. Éden inspira profondément. Elle serra les deux femmes contre elle avant de se relever.

— Je dois retrouver le Petit Prince. Prenez soin de Curaj. Il l'a toujours fait pour vous. Pour tous.

Lucia hocha la tête. Belladone sourit, triste. Les trois femmes espéraient que ce ne seraient pas la seule fois où elles pourraient se parler. Avant qu'elle n'eut le temps de faire un pas en arrière, Lucia lui attrapa la manche.

— Tu l'as laissé entrer dans ton cœur. Il n'est peut-être pas si petit que ça.

— Tu es perdue, Grand-Mère. Chéries-le tant que tu le peux, mais tu sais qu'il faudra le laisser partir.

Eden dévisagea les deux enfants. Leur lien avec elle était encore plus profond que ce qu'elle avait pu imaginer. Les jumelles échangèrent un regard. Un sourire identique étira leurs lèvres, un sourire plein de tendresse. Elles se levèrent à leur tour.

— Laisse-nous prendre soin de toi aussi, Îa.

— Comme tu aurais dû prendre soin de nous.

Éden craqua. Ses larmes coulèrent à flot sans qu'elle puisse les retenir. Les jumelles l'entourèrent de leurs bras, l'une à droite, l'autre à gauche en une étreinte chaude et réparatrice. La place entière sembla retenir son souffle. Pour la première fois en des milliers d'années, Îa ne se sentit plus seule. Elle laissa Lucia et Belladone s'éloigner, encore tremblante. Tout en elle vibrait d'un mélange étrange : épuisement, apaisement, détermination nouvelle. Elle avait vu ses enfants. Maintenant, il lui restait son peuple, ceux qui n'avaient plus personne.

Dans son bureau, Andreï tournait en rond. Chaque matin, il attendait. Chaque soir, il recommençait. Il se disait qu'il la craignait encore. Il prétendait que c'était l'Étoile du Chaos qui l'effrayait. Il se cachait derrière ce mensonge. Mais, au fond, il savait. Ce qui l'inquiétait vraiment, c'était la tendresse. La douceur qu'elle posait sur ses épaules comme une couverture chaude. La liberté qu'elle faisait naître en lui lorsqu'elle riait. Il découvrait un nouvel aspect de la Passion, différente, moins brûlante, mais bien plus dangereuse. Certes, elle s'amusait au dépend de Dimitru ou encore de Seï, mais sa bienveillance auprès des autres membres de la maison la rendait si adorable... Il sentait en lui la peur de s'attacher. Quand Eden rentrait de ses longues errances, elle lui

adressait un sourire doux, pur. Un sourire qu'on n'aurait jamais associé à l'Étoile du Chaos. Elle ne lui disait rien. Il ne demandait rien. Il ne pouvait pas la retenir. Pas elle. Pas une déesse.

Le lendemain, Éden quitta le manoir de bonne heure. De sa fenêtre, Andreï la vit traverser la cour. Un excès de curiosité explosa en lui. Cette fois-ci, il la suivrait lui-même. Il avait besoin de comprendre. Allait-elle offrir sa tendresse à d'autres ? Répandait-elle le chaos au sein de sa ville par simple amusement ? L'ignorance le rongait de l'intérieur. Discret, il marchait derrière elle, silencieux, presque honteux, comme un enfant sur le point de se faire prendre. Elle ne se retourna pas. Elle le laissa faire. Il crut être invisible. Elle savait. La ville s'éveillait lentement. Les pavés encore humides reflétaient une lumière pâle. Un parfum de pain chaud flottait. Quelques silhouettes matinales traversaient les ruelles nobles du quartier Princier, paisibles, concentrées sur leurs tâches. Éden avançait avec une douceur nouvelle, comme si un poids s'était déplacé en elle. Andreï suivait Eden à distance. Quelques mètres. Juste assez pour ne pas se faire voir. Il s'attendait toujours à la voir rejoindre un amant. Un complice. Quelqu'un de dangereux comme elle. Elle semblait se diriger vers le Temple de Méridiona, mais c'est à l'orphelinat voisin qu'elle se rendait véritablement. L'Étoile désirait apporter des cadeaux, un rire, une chaleur aux enfants nés dans la souffrance. Elle voulait offrir ce qu'elle n'avait pas pu donner pendant trente ans. Le bâtiment apparut au détour d'une allée. La lumière glissait sur les vitres comme une bénédiction. Éden inspira. Lorsqu'elle poussa la porte, celle-ci grinça. Andreï, quelques pas derrière, retint son souffle. Il s'était lourdement trompé. Il attendit quelques minutes avant de la suivre. À peine avait-il passé le seuil qu'un petit cri aigu déchira le silence du couloir devant lui.

— Eden !

Un minuscule corps se précipita dans les jambes de l'Étoile, puis un deuxième et un troisième. Bientôt, une marée de petits bras s'enroula autour d'elle. Des enfants de moins de cinq ans, rieurs, malhabiles, heureux. Andreï resta figé sur le pas de la porte ouverte. Elle s'accroupit immédiatement. Un geste qui semblait tellement naturel. Maternel.

— J'ai apporté quelque chose aujourd'hui.

— Ouiiiii !

Elle sortit de son sac des jouets bricolés de ses mains : une toupie en bois et une poupée grossièrement cousue. Les enfants poussèrent des exclamations de joie. Elle rit aussi, un rire clair, spontané, presque trop lumineux pour ce décor gris. Puis elle leur tendit des friandises volées dans les cuisines du manoir. Les petits se battirent gentiment pour les attraper. Elle calma les plus excités d'un simple regard, doux mais ferme. En face de lui, il contemplait une mère. Il n'y avait pas d'autre mot. Andreï sentit quelque chose se serrer dans sa gorge. Il n'avait aucun souvenir de gestes comme ceux-là adressés à lui. Sa propre mère n'avait été qu'une ombre distante, trop amoureuse de son père pour se rendre compte qu'elle avait un enfant. Ici, les rires résonnaient. Des rires d'enfants qu'il n'avait plus entendus depuis... bien trop longtemps. Ce son lui fit presque mal. Eden s'assit par terre, un petit installé sur ses genoux, un autre dans ses bras. Elle commença alors à leur raconter une histoire. Ce faisant, elle balançait légèrement le corps du plus jeune, déjà presque endormi contre son épaule. Le bâtiment délabré semblait soudain plus chaud, comme si la lumière venait d'elle seule. La déesse du Chaos, de la Mort, de la Guerre et des Plaisirs, la menace dont il se méfiait depuis le premier jour... disparut totalement. Il ne vit plus que Eden, la femme, l'amour, la douceur... Il ressentit un choc profond, presque violent. Une admiration aussi étrange que déstabilisante. Il voulut faire un pas en arrière, mais une silhouette se plaça brusquement devant lui. La prêtresse qui dirigeait l'orphelinat, une femme usée, mais avec un regard vif se tenait devant lui. Elle inclina la tête avec respect.

— Puis-je vous aider mon Prince ? Il est rare que vous nous honoriez de votre présence.

Andreï se raidit, avant de reposer son regard sur Eden.

— Elle... elle vient souvent ?

La prêtresse plissa les yeux, comme si elle jaugait ses intentions.

— Tous les jours depuis deux mois, mon Prince. Parfois cinq minutes. Parfois une heure. Elle apporte ce qu'elle peut. Elle joue surtout. Elle leur raconte des histoires... des contes de votre peuple. Les enfants l'adorent.

Andreï resta muet. Il regarda Eden bercer le petit qui s'était endormi contre elle. Elle ne remarquait rien. Ni lui, ni la prêtresse, ni le monde autour. Elle souriait d'une manière si douce qu'il se sentit violemment jaloux des bras qui recevaient cette tendresse. Tout son univers, soigneusement rangé, se fissura d'un coup. Il détourna légèrement le regard. Pas assez pour s'empêcher de la regarder encore, mais juste ce qu'il fallait pour se convaincre qu'il n'était pas en train de perdre pied. C'était trop tard, Eden venait de faire voler en éclat ses dernières défenses.

La nuit venait de tomber. Eden poussa doucement la porte de la chambre de Andreï. La pièce était baignée d'une lumière chaude. Quelques bougies brûlaient, tremblantes, projetant des ombres orangées sur les murs. Il l'attendait, les mains crispées derrière le dos. Elle s'arrêta sur le seuil. Elle senti instinctivement que quelque chose n'allait pas. Elle avait pourtant été raisonnable ce jour-là. Elle n'avait provoqué personne au sein de la maison. Elle referma doucement la porte derrière elle. Alors qu'elle s'approchait, le Prince ne disait toujours rien, son regard perdu au loin par la fenêtre. Elle continua d'avancer vers lui. C'était leur du Baiser de Sang. L'heure où d'habitude, il se battait pour garder le contrôle avant de se laisser aller à la Passion dans ses bras. Mais ce soir, son regard trahissait autre chose : une hésitation ou bien un agacement peut-être. Quand elle arriva à son niveau, il s'éloigna d'elle comme un prédateur qui luttait contre sa propre faim. Elle comprit alors.

— As-tu découvert ce que tu cherchais ?

Il releva brusquement la tête.

— Tu savais que je te suivais ? Et tu n'as rien dit ! Tu m'as laissé croire que... que je n'avais pas le droit de savoir où tu allais. Comme si tout ce qui te concerne m'était interdit.

Son souffle tremblait. Sa soif montait. Elle le sentait dans l'air, dans sa peau.

— Je suis ton Étoile, Andreï.

Son ton avait été dur et froid, lui rappelant la différence de nature entre eux deux.

— Pourquoi fais-tu ça ? souffla-t-il, la voix cassée.

Il recula d'un pas, presque effrayé par sa propre vulnérabilité.

— Comment tu peux être aussi douce avec ces enfants, lors du Baiser... et me repousser dans la même seconde ? Comment tu peux être feu et glace ? Comment peux-tu être...

Le mot resta suspendu. Il n'arrivait pas à le dire. Il espérait qu'elle allait lui demander de se taire. Ou bien le nourrir. Qu'elle quitte la pièce ou qu'elle lui offre son poignet. Elle ne bougea pas, ne le quitta pas du regard. Alors, c'est lui qui craqua.

— Je ne comprends plus rien, Eden. Ici. À toi. À moi.

Il passa ses mains sur son visage, nerveux, perdu.

— Tu m'as laissé croire que je n'avais aucun droit sur toi. Aucun. Alors que... alors que...

La passion monta d'un coup. Il eut un geste instinctif, attrapant le poignet de la déesse et le

portant à ses lèvres. Elle la retira avec une douceur infinie, puis, d'un mouvement lent, elle prit sa main à lui et la posa sur son propre cœur. Andreï se figea.

— Pas comme cela, dit-elle calmement.

— Eden... je... j'ai soif.

— Non. Pas tant que tu n'auras pas tout dit.

Il voulut protester, mais sa gorge se serra. Elle fit un pas en avant, posa sa paume contre sa joue. Il s'effondra. Ni brusquement, ni violemment. Il tomba contre elle, le front dans son cou, les épaules secouées. Ses mains s'accrochèrent à son dos comme un naufragé au rivage.

— J'avais six ans quand mon père est parti...

Les mots jaillirent, bruts, brûlants, sans même chercher à avoir un sens.

— Six ans, Eden. Vlad, il préférerait le sang et la guerre. Constantin, lui... il était tout. Il était mon phare. Et il est mort. Sans que je puisse... sans que je puisse rien faire. Drago m'a arraché ma vengeance, m'a empêché de...

Il hoqueta, à bout de souffle. Elle caressa sa nuque lentement, patiemment.

— Ils sont tous partis, continua-t-il. Tous. Et je suis devenu le prince d'une cage dorée. Je ne l'ai jamais voulu. J'ai porté mon peuple. J'ai enterré mes morts. J'ai étouffé la Passion, encore et encore, pour ne pas devenir un monstre. Je ne voulais pas être mon père, je...

Il releva les yeux vers elle, ravagé.

— Et toi... toi, tu arrives et tout... explose. Tu rayannes. Tu me fais rire. Tu me fais vivre. Tu me fais redécouvrir les plaisirs simples de la vie. Et c'est insupportable.

Elle se recula doucement, le regarda dans les yeux avant de lui poser un doux baiser sur le front.

— Andreï...

— Pourquoi ?! Pourquoi briser toutes mes convictions ? Pourquoi venir tout changer. Pourquoi...

Il se recula à son tour, incapable de contrôler ses paroles

— Tu me rends fou, Eden.

Il ferma les yeux, perdu entre colère et détresse. Quand son souffle devint plus lent, plus régulier, elle murmura de sa voix la plus douce.

— Tu sais pourquoi je suis ici, à Cathair Fola ? J'aurais pu me contenter d'observer le sommet à venir.

Il releva la tête.

— Pourquoi tu as quitté la Toile Stellaire ?

— Là-haut, tout est froid. Vide. Sans émotion.

Une larme glissa le long de sa joue. Elle souriait, mais son visage était triste.

— Mais ici... ici je ressens. J'aime. Je ris. Je pleure. Je suis. Tu comprends ?

Il resta immobile, suspendu à ses mots.

— Ces trente années sans vous... Elles ont été la pire punition que Méridiona pouvait m'infliger. Je venais de perdre mon fils et, au même moment, ma propre sœur m'arrachait à l'un de mes peuples. J'étais condamnée à regarder chaque peuple sauf le vôtre. À tendre l'oreille pour quelques rumeurs, quelques fragments de vie, quelques mots rapportés par d'autres. C'était tout ce qu'il me restait de vous.

À son tour, Eden s'écroula. Andreï s'agenouilla alors à ses côtés, l'écoutant sans jamais l'interrompre.

— Je devrais haïr toute la Création, Andreï. J'ai vu de quoi vous étiez capables. J'ai vu vos guerres, vos massacres, vos serments brisés. Je sais ce dont mes sœurs et moi sommes capables, aussi. La destruction, la colère, le vide et tout cela par Ennui. Je porte tout cela en moi. Mais quand je te regarde... Je ne ressens rien de tout cela. Seulement de l'amour. Une tendresse que je ne voulais plus ressentir. Une douceur qui me dépasse et qui me fait mal. Parce que vous m'avez manqué. Parce que je vous ai perdus trop longtemps. Parce que je n'ai jamais su me détacher de vous malgré tout. Ces trente années ont arraché des morceaux entiers de ce que j'étais. Et pourtant, avec toi, tout redevient simple. Tout redevient vivant.

Alors seulement, elle plongeait son regard dans celui de Andreï. Elle inclina la tête, glissa ses cheveux sur le côté et offrit sa nuque, sans hâte. C'était un geste simple, symbole de confiance.

— Doucement. Nourris-toi.

Andreï approcha. Lentement. Il posa d'abord sa main contre son cœur à elle, pour ne pas sombrer. Puis, il planta ses crocs, avec toute la retenue dont il était capable. Le sang d'Éden avait une chaleur différente. Il ne ressentait pas la Passion dévorante. Elle avait laissé place à un apaisement véritable. Il but sans violence, presque avec gratitude. Quand il relâcha enfin sa prise, il resta immobile, le front posé contre son épaule. Sa respiration s'allégeait. Ses mains cessaient de trembler. Elle resta longtemps ainsi, à le tenir dans ses bras. Quand il releva enfin la tête, elle vit que son regard avait changé. La peur avait disparu. Il ne voyait plus Îa. Il voyait Éden.

Les jours devinrent des semaines, les semaines des mois. Peu à peu, le manoir Princier Bathory s'habitua à la présence de Eden. On l'avait d'abord prise pour une fantaisie née de la Passion de Andreï, un caprice de Prince voué à disparaître au bout de quelques nuits. Cependant, chacun se rendit compte que, derrière l'espièglerie et le chaos, elle apportait quelque chose que la maison avait oublié : de la lumière. Une joie simple, vive, presque insolente dans un lieu où le devoir dictait chaque geste. Elizabeth, notamment, accueillit Eden comme une bénédiction. La jeune femme avait un esprit pétillant, direct, curieux. Elle demanda très vite à la connaître. Eden la prit sous son aile. Elle apprit à l'apprécier. À la protéger même, comme une petite sœur imprévisible. L'esprit vif et ingénue de la jeune femme l'amusait. Elle partageait toutes les deux une grande curiosité et une passion pour les potins. Pour Elizabeth, l'amour de Eden envers Andreï semblait tellement sincère. Elizabeth venait lui tenir compagnie les soirs où Andreï travaillait. Eden lui posait beaucoup de questions sur les calices et sur les Humains qui avaient choisi de rejoindre volontairement la cité-prison après la Guerre. Malgré sa condition humaine, Eden semblait tenir rancune contre son propre peuple. Elizabeth, patiente, s'efforçait de lui montrer que la cruauté n'était pas universelle, qu'il restait de la bonté dans ce monde. Elizabeth voyait dans la présence de Eden non pas une menace, mais une chance pour le Prince. Plus les deux femmes se rapprochaient, plus Elizabeth commençait à espérer pour la première fois depuis longtemps. Elle osait croire que son Prince pourrait enfin avoir trouvé son âme-sœur.

Dimitru, en revanche, restait sur la réserve. Malgré tout ce qu'il avait observé, il peinait encore à saisir qui était vraiment Eden. Elle ne lui laissait aucun répit et n'avait jamais cessé de le tester avec une précision chirurgicale. Certains soirs, elle poussait même Andreï à l'excès, volontairement. Elle voulait observer comment Dimitru le canalisait. Elle le jugeait, comme on évalue la solidité d'un rempart. Certains soirs, Andreï chavirait alors dans une fièvre ingérable. Alcool, sang, drogues, désir teinté de douleur, tout se mêlait à lui en faire perdre la raison. Toujours, Dimitru apparaissait. Il s'interposait avec calme telle une présence inébranlable qui ramenait Andreï

sur la terre ferme. Eden observait ces scènes sans ciller, avec un intérêt froid, presque scientifique. Dimitru remplissait son rôle de garde-fou à merveille, et cela agaçait la déesse. Une nuit, après un véritable moment de folie, Andreï s'endormit d'un sommeil lourd. Un parfum mêlé d'alcool, de sueur et de sang imprégnait les draps. Eden se leva sans un bruit et glissa hors de la chambre pieds nus, seulement vêtue d'une robe légère. Elle trouva Dimitru dans leur bureau. Il l'attendait. Elle s'assit sur le coin du bureau, les mains posées à plat comme une enfant prise en faute. Cette douceur affichée fit frémir Dimitru. Il la fixa longuement. Cette nuit avait dépassé toutes les limites : drogues, excès, perte totale de contrôle. Andreï avait failli basculer. Encore. Il savait qu'elle avait observé la scène avec un calme presque amusé. Quand il parla enfin, sa voix était basse, tranchante.

— Tu joues avec lui. Tu le pousSES constamment au bord du précipice pour t'amuser à regarder comment je le ramène. Tu souris quand il tremble encore. Par Îa, je ne laisserai pas ça continuer. N'oublie pas ce que tu es ici. Une calice. Un passage. Une distraction dangereuse.

Eden ne broncha pas. Elle avait ce visage doux, parfaitement maîtrisé. Elle pencha légèrement la tête, comme une enfant prise sur le fait.

— Tu n'aimes pas l'entendre rire ? Sais-tu qu'il dort enfin sans faire de cauchemar ?

Dimitru la fixa, les mâchoires serrées.

— Tu ne sais pas ce qu'est un Bathory quand il perd pied. La joie ne justifie pas tout. Un seul faux pas peut tout emporter. Tu ne sais pas ce que cette maison a déjà traversé. Andreï ne veut pas devenir le reflet de son père.

Elle répondit sans hausser la voix, secouant doucement la tête.

— Tu ne vois que le Prince Dimitru. Le Bathory. Je veux seulement qu'il vive, juste un instant. Qu'il souffle. Et puis... Tu es là pour lui, non ?

Il savait qu'elle disait vrai, mais il ne pouvait pas prendre de risque. Il l'avait promis. Eden se redressa, toujours douce, toujours fragile en apparence.

— Je ne cherche pas à le briser... Je veux... Je veux seulement qu'il oublie son devoir pour profiter de la vie dont il a été privé depuis si jeune...

Un long silence s'installa. Dimitru ne la quittait pas des yeux. Elle ne détourna pas les siens. Chacun savait avoir raison, mais comprenait le point de vue de l'autre. Pour que la maisonnée fonctionne, il allait falloir trouver un compromis. Finalement, Dimitru céda le premier, non pas par faiblesse, mais par devoir. En public, Eden serait une calice docile. Elle ne le pousserait pas aux excès. Il veillerait sur Andreï comme il l'avait toujours fait. Le sommet approchait et Andreï devait paraître solide. Dans leur intimité, Dimitru fermerait les yeux. Elle pourrait faire ce qu'elle voulait, ce qu'ils voulaient, tant qu'elle ne mettait pas Andreï en danger réel. Eden inclina la tête. Elle se leva du bureau, effleura la porte, puis se tourna une dernière fois vers lui.

— Je respecte la loyauté que tu lui voues, Dimitru. Il la mérite. Mais, il mérite aussi de vivre.

Dimitru ne répondit pas. Elle s'en alla. Leur équilibre venait de naître, fragile, mais réel.

A lors que le calme semblait s'installer après sa confrontation avec Dimitru, Eden se retrouvait face à un autre défi : Seï Nakama. Malgré les apparences respectueuses, la tension entre elles ne cessait de croître. Cela faisait cinq mois que Eden vivait dans la maison Bathory, et elle n'avait toujours pas réussi à l'apprivoiser. En apparence, la Nécromancienne la servait avec respect. Sous la surface, Eden sentait la rancœur, muette, acérée qu'elle lui vouait. Une haine qu'aucun mot ne trahissait, mais que chaque regard confirmait. Seï aimait Andreï en secret. Eden le savait. Andreï le savait. Et Seï le savait elle aussi, sans jamais se l'avouer. Seï était une Rose d'Albâtre. Une artiste qui

avait juré de ne jamais aimer pour se consacrer entièrement à la gloire des déesses. Une femme formée à effacer ses désirs. Pourtant, elle brûlait d'amour pour lui, et cela la rendait jalouse. Tout cela, sans même savoir que celle qu'elle jalousait était celle qu'elle était censée honorer. Ce paradoxe fascinait la Déesse. Ce qui l'amusait moins, c'était ce que Seï réveillait en elle. Des émotions anciennes. Des émotions qu'elle aurait préféré oublier. Quand Seï dansait, Eden oubliait presque de respirer. Seï avait la maîtrise absolue du geste. Elle transmettait plus avec un lever de main gracieux que Eden avec des siècles de mots. Elle était l'excellence incarnée. Eden l'admirait sincèrement. Mais l'admiration n'efface pas la peur. Ce qu'elle redoutait, c'était cette sensation étrange. Seï broyait son cœur sans en avoir conscience. Plus le Sommet approchait, plus Eden sentait son enveloppe charnelle s'effriter. Elle savait qu'après l'événement, son corps céderait. Elle retournerait dans la Toile stellaire, laissant derrière elle un homme qu'elle avait appris à aimer. Elle le savait depuis le premier jour. Elle voyait en Seï une femme stable, mortelle, aimante... tout ce que Andreï pourrait garder après de lui. Cette pensée la déchirait. Alors parfois, Eden se rapprochait de Andreï lorsque Seï entrait dans la pièce. Elle effleurait sa nuque, posait une main sur son bras... Il s'agissait de gestes fragiles, instinctifs. Elle marquait son territoire sans jamais se l'avouer. Seï, fine observatrice, restait silencieuse. Mais ses yeux voyaient tout. Leur vérité était simple et cruelle. Les deux femmes souffraient du même mal : la jalousie.

Durant toutes ces semaines, aux côtés de son Étoile, Andreï changeait. Peu à peu, il s'était ouvert à elle, lui confiant tout ce qui le torturait depuis plus d'un siècle. Il lui parlait de ses peurs, de l'absence de son père, de Constantin, de la Guerre de l'Eau et du Sang, de l'emprisonnement, de l'épidémie qui avait failli exterminer son peuple... De tous ces poids qui lui broyaient la poitrine depuis des décennies. Avec Eden, il cessait d'être un Prince, un Bathory. Il n'était que Andreï. Parfois un enfant. Parfois un amant. Parfois un être perdu cherchant ses repères. Avec elle, ils découvraient de nouveaux plaisirs. Il riait de nouveau. Il respirait. Il vivait. Il trouvait même des façons de la surprendre : une fleur sur son oreiller, un morceau de musique écouté ensemble, une promenade nocturne dans les jardins de la cité... Les nuits partagées n'étaient pas toujours charnelles. Souvent, ils restaient simplement l'un contre l'autre, se contentant de la présence rassurante de l'autre. Elle lui racontait sa vie dans la Toile. Sa solitude. Elle lui parlait de tout ce qu'elle aimait chez les mortels, de ce qu'elle craignait de perdre. Andreï avait complètement oublié la peur qu'il avait ressenti à son arrivée. Il la regardait avec plus de désir et de tendresse. Et tandis que Andreï s'ouvrait davantage à Eden, le besoin de clarté surgit. La veille du sommet, il décida de se confier à Dimitru. Son ami avait toujours été là pour lui, le seul capable de comprendre ses tourments. Il lui confia tout : ses doutes, la force de sa Passion, le désir irrépressible qui le consumait. La nature divine de Eden, quant à elle, resta soigneusement gardée. Jamais il ne trahirait son secret.

— Je crois que je l'aime, Dimitru, murmura-t-il comme si le dire à voix haute pouvait invoquer la déesse.

Dimitru resta silencieux quelques secondes, pesant chaque mot avant de répondre. Puis, il parla, tranchant, implacable.

— Non Andreï. Elle exacerbe ta Passion. Elle te fait oublier tes devoirs. Ce n'est pas de l'amour, c'est une fuite.

Malgré cette mise en garde, Andreï resta déchiré. Sa Passion et son amour pour l'Étoile s'entremêlaient si intimement qu'il ne savait plus distinguer l'un de l'autre. Pouvait-il vraiment aimer une Déesse, ou n'était-ce qu'une illusion destinée à s'évanouir dès le lendemain ? Andreï quitta le bureau de Dimitru avec un poids au cœur. Les paroles de son ami résonnaient encore. Il croyait

aimer Eden, mais Dimitru lui avait rappelé qu'une vie avec elle ne serait qu'une façon de fuir ses responsabilités. Le sommet décidant de l'avenir de son peuple se déroulait le lendemain et il devait faire face. Au moins jusqu'au résultat du vote.

Le jour tant attendu était enfin arrivé. À l'étage, dans la grande salle de réunion, Eden observait les préparatifs se terminer en silence. Chaque geste, chaque murmure des serviteurs, lui rappelait que son temps était compté. Elle savait que tout allait s'achever. Après ce sommet, elle devrait repartir. Son corps redeviendrait celui d'une étoile solitaire, et Andreï redeviendrait le Prince que Seï aurait de nouveau toute la liberté d'aimer. L'idée de ce départ la consumait, plus douloureuse que toutes les batailles qu'elle avait connues. Lentement, elle alla rejoindre Seï près des escaliers. Chaque pas faisait résonner son cœur autant que le parquet sous ses pieds. Arrivée à hauteur de l'intendante, elle prit une profonde inspiration. Les premiers ambassadeurs montaient les marches après avoir été accueillis par le Prince, Dimitru et la Haute Représentante des Hématomanciens. Après avoir saluer le dernier arrivé, elle se figea en reconnaissant les pas de Andreï dans les escaliers. Quand il la vit, elle esquissa un sourire. Un sourire fragile, espiègle, presque cruel dans sa perfection. Un dernier tour pour Andreï, pour lui rappeler qu'elle était tout autant son refuge que inaccessible. Andreï s'immobilisa, et leurs regards se croisèrent. Dans ses yeux, il lut tout : la tendresse qu'elle lui avait donnée, la joie qu'elle avait insufflée dans sa vie, et la douleur de son départ imminent. Il sut, en un instant, que derrière la femme qu'il aimait se cachait toujours la déesse : dangereuse, envoûtante, inatteignable. Il voulut parler. Dire son nom. Mais son corps resta figé. Paralysé par la peur de briser quelque chose de sacré. Enfermé dans ses obligations. Il présenta alors les derniers membres de la maisonnée à ses invités. À l'appel de son nom, Eden sentit son corps se tendre, et pourtant elle demeura droite, souriante, maîtresse de son image. Alors elle fit le seul geste qu'elle pouvait encore offrir. Du bout des doigts, presque imperceptiblement, elle posa sa main sur le bras du Prince, comme si elle touchait son cœur à lui. Dans ses yeux, il n'y avait plus de masque : seulement un amour immense, et une douleur abyssale, trop grande pour un corps mortel. Pendant une seconde hors du temps, Andreï vit les veines de la main de son Étoile briller d'un reflet chaud et doré. Déjà, son enveloppe se fissurait de l'intérieur. Dans le silence de cet échange, un fragment d'elle-même se brisa. Le lendemain, elle quitterait Cathair Fola, cette ville qu'elle avait appris à chérir, pour un royaume qui ne serait jamais le sien. Seule sa haine restait vive. Celle envers Méridiona qui lui avait donné un cœur uniquement pour le briser.